





No

146

13.63.

LA
HENRIADE
POEME
EN DIX CHANTS
TOME SECOND.

1374

Vakt. Lille
515.568



A Ruien en Livonie.



1789.



LA
HENRIADE
FORME
EN DIX CHANTS
TOME SECOND.

A Paris en L'année

1789

LA
HENRIADE
CHANT SIXIEME.

CEST un usage antique et sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des rois, si cher à la patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers
droits ;
Il peut choisir un maître, il peut changer ses lois ;
Les états assemblés, organes de la France,
Nomment un souverain, limitent sa puissance :
Ainsi de nos aïeux les augustes décrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

Tome II.

A

LA HENRIADE.

LA ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
 Ose de ces états ordonner l'assemblée,
 Et croit avoir acquis par un assassinat,
 Le droit d'être un maître et de changer l'Etat.
 Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
 Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vul-
 gaire.

Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs des-
 feins;

Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus
 saints;

Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être;
 Et qu'enfin, quel qu'il soit, le Français veut un

maître.

BIENTOT à ce conseil accourent à grand bruit
 Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,
 Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
 L'ambassadeur de Rome et celui d'Iberie.

CHANT SIXIEME 3

Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau
 choix

Ils allaient insulter aux mânes de nos rois.

Le luxe, toujours né des misères publiques,
 Prépare avec éclat ces états tyranniques.

Là ne parurent point ces princes, ces seigneurs,
 De nos antiques pairs augustes successeurs.

Qui près des rois assis, nés juges de la France,

Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.

Là de nos parlemens les sages députés

Ne défendirent point nos faibles libertés;

O n'y vit point des lis l'appareil ordinaire;

Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.

La légalat de Rome est d'un siège honoré;

Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.

Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables:

„Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables

Osent tout entreprendre et ne rien épargner,

Que la mort de Valois vous apprenne à regner.”

ONs assemble, et déjà les partis, les cabales,
 Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
 Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
 L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
 S'adresse au légat seul, et devant lui déclare,
 Qu'il est temps que les lis rampent sous la tiare;
 Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
 Ce monument affreux du pouvoir monachal,
 Que l'Espagne a reçu, mais quelle-même abhorre,
 Qui venge les autels et qui les deshonne,
 Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
 Egorge les mortels avec un fer sacré;
 Comme si nous vivions dans ces temps déplorables,
 Où la terre adorait des dieux impitoyables,
 Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
 Se vantaient d'appaîser par le sang des humains.

CELUI-CI corrompu par l'or de l'Iberie,
 A l'Espagnol qu'il hait veut rendre sa patrie.

MAIS un parti puissant, d'une commune voix,
 Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.
 Ce rang manquait encore à sa vaste puissance;
 Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
 Devrait en secret, dans le fond de son cœur,
 De ce grand nom de roi le dangereux honneur.

SOUDAIN Potier se lève et demande audience;
 La rigide vertu fe fait son éloquence.
 Dans ce temps malheureux, par le crime infecté,
 Potier fut toujours juste et pourtant respecté.
 Souvent on l'avait vû, par sa mâle constance,
 De leurs emportemens reprimer la licence,
 Et conservant sur eux sa vieille autorité,
 Leur montrer la justice avec impunité,
 Il eleve sa voix, on murmure, on s'empresse,
 On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte cesse.
 Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
 Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots;

On n'entend que le bruit de la proue ecumante,
 Qui fend d'un cours heureux la mer obeissante,
 'Tel paraissait Potier dictant ses justes lois,
 Et la confusion se taisait à sa voix.

„ Vous destinez, dit il, Mayenne au rang su-
 prême :

Je conçois votre erreur, je l'excuse moi même.
 Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop cherir ;
 Et je le choisirais si je pouvais choisir.
 Mais nous avons nos lois ; et ce heros insigne,
 S'il pretend à l'empire, en est dès-lors indigne. „

COMME il disait ces mots, Mayenne entre sou-
 dain,

Avec tout l'appareil qui suit un souverain.
 Potier le voit entrer, sans changer de visage :
 „ Oui, prince, poursuit-il d'un ton plein de cou-
 rage,

Je vous estime assez pour oser contre vous
 Vous adresser ma voix pour la France et pour nous ;
 En vain nous prétendons le droit d'élire un maître ;
 La France a des Bourbons, et Dieu vous a fait naître
 Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
 Pour soutenir leur trône et non pour l'usurper.
 Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre ;
 Le sang d'un souverain doit suffire à sa cendre ;
 S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
 Changez avec l'Etat que le ciel a changé ;
 Perissez avec Valois votre juste colère ;
 Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
 Le ciel, ce juste ciel qui vous chérit tous deux,
 Pour vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.
 Mais j'entends le murmure et la clameur publique ;
 J'entends ces noms affreux de relaps, d'hereti-
 que :
 Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
 Qui le fer à la main Malheureux, arrêtez ;

Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
 Peut à l'oïnt du Seigneur arracher votre hommage?
 Le fils de Saint-Louis, parjure à ses sermens,
 Vient-il de nos autels briser les fondemens?
 Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire;
 Il aime, il suit les lois dont vous bravez l'empire.
 Il fait dans toute secte honorer les vertus,
 Respecter votre culte et même vos abus.
 Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
 Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
 Comme un roi, comme un pere, il vient vous gouverner;
 Et plus chretien que vous, il vient vous pardonner.
 Tout est libre avec lui; lui seul ne peut-il l'être?
 Quel droit vous a rendus juges de votre maître?
 Infideles pasteurs, indignes citoyens?
 Que vous ressemblez mal à ces premiers chretiens,
 Qui, bravant tous ces dieux de metal ou de plâtre,
 Marchaient sans murmurer sous un maître idolâtre.

Expiraient sans se plaindre, et sur les echafauds,
 Sanglans, percés de coups, benissaient leurs bourreaux!
 Eux seuls etaient chretiens, je n'en connais point
 d'autres.
 Ils mourraient pour leurs ROIS, vous massacrez
 les vôtres:
 Et Dieu, que vous peignez implacable et jaloux,
 S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous.,

A ce hardi discours aucun n'osait répondre;
 Par des traits trop puissans ils se sentoient confondre;
 Ils repoussaient en vain, de leur cœur irrité,
 Cet effroi qu'aux mechans donne la verité.
 Le depot et la crainte agitaient leurs pensées;
 Quand soudain mille voix, jusqu'au ciel lancées,
 Font par-tout retentir, avec un bruit confus,
 Aux armes, CITOYENS, ou nous sommes perdus.

Tome II. B

LES NUAGES epais que formait la poussière,
 Du soleil dans les champs dérobaient la lumière.
 Des tambours, des clairons le son rempli d'horreur,
 De la mort qui les suit était l'avant-coureur.

TELS DES antres du Nord échappés sur la terre,
 Précédés par les vents et suivis du tonnerre,
 D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
 Les orages fougueux parcourent l'univers.

C'ETAIT du grand Henri la redoutable armée,
 Qui, lasse du repos et de sang affamée,
 Fefait entendre au loin ses formidables cris,
 Remplissait la campagne et marchait vers PARIS.

BOURBON n'employait point ces momens salu-
 taires
 A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
 A parer son tombeau de ces titres brillans
 Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;

SES mains ne chargeaient point les rives desolées
 De l'appareil pompeux de ces vains mausolées,
 Par qui, malgré l'injure et des temps et du sort,
 La vanité des grands triomphe de la mort.
 Il voulait à VALOIS, dans la demeure sombre,
 Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,
 Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
 Et rendre heureux son peuple après l'avoir soumis.

AU bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
 Des ETATS consternés le conseil se separe :
 Mayenne au même instant court au haut des rem-
 parts ;
 Le soldat rassemblé vole à ses étendards :
 Il insulte à grands cris le HEROS qui s'avance.
 Tout est prêt pour l'attaque, et tout pour la défense.

PARIS n'était point tel en ces temps orageux.
 Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.

Cent forts qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
 Dans un moins vaste espace enfermaient son en-
 ceinte.

Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands,
 Que la main de la paix tient ouverts en tout
 temps,

D'une immense cité superbes avenues,
 Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
 Etaient de longs hameaux d'un rempart entou-
 res,

Par un fosse profond de PARIS separez.

Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.

Le voila qui s'approche, et la mort le devance.

Le fer avec le feu vole de toutes parts.

Des mains des assiegans et du haut des remparts.

Ces remparts menaçans, leurs tours et leurs ouvra-
 ges,

S'écroulent sous les traits de ces brulans ora-
 ges:

On voit les bataillons rompus et renversés,
 Et loin d'eux dans les champs leurs membres
 dispersés.

Ce que le fer atteint tombe reduit en poudre,
 Et chacun des partis combat avec la foudre.

JADIS avec moins d'art, au milieu des combats,
 Les malheureux mortels ayançaient leur trepas.

Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
 Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.

De leurs cruels enfans l'effort industrieux
 A derobé le feu qui brûle dans les cieux.

On entendait gronder ces bombes effroyables,
 Des troubles de la Flandre enfans abominables.

Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
 Vole avec la prison qui le tient renfermé:

Il la brise, et la mort en sort avec furie.

AVEC plus d'art encore et plus de barbarie

Dans des antres profonds on a su renfermer
 Des foudres souterrains, tout prêts à s'allumer,
 Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
 Le soldat valeureux se fie à son courage,
 On voit en un instant des abymes ouverts,
 De noirs torrens de soufre epandus dans les airs,
 Des bataillons entiers par ce nouveau tonnerre,
 Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
 Ce font-là les dangers où Bourbon va s'offrir,
 C'est par-la qu'à son trône il brûle de courir,
 Ses guerriers avec lui dedaignent ces tempêtes,
 L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs te-

Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi;
 Ils ne regardent qu'elle et marchent sans effroi;

MORNAY, parmi les flots de ce torrent rapi-
 de,
 S'avance d'un pas grave et non moins intrepide;

Incapable a la fois de crainte et de fureur,
 Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'hor-
 reur,
 D'un œil ferme et stoïque, il regarde la guerre
 Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.
 Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
 Condamne les combats, plaint son maître et le suit;

ILS descendent enfin dans ce chemin terrible,
 Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
 C'est là que le danger ranime leurs efforts:
 Ils comblent les fossés de fascines, de morts:
 Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent;
 D'un cours precipité sur la breche ils s'elancent.

ARME d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
 Henri vole a leur tête et monte le premier.
 Il monte: il a déjà, de ses mains triomphantes,
 Arboré de ses lis les enseignes flottantes.

Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi;
Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur
roi,

Ils cedaient : mais Mayenne a l'instant les ranime;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;
Leurs bataillons ferrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards:
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat a son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près porte un trepas plus sûr.

ALORS on n'entend plus ces foudres de la guerre,

Dont les bouches de bronze épouvaient la terre :
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats succède avec horreur,
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.

On

On fait, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort,
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont par tout renversés,
Cent fois victorieux et cent fois terrassés;
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant ce qui fuit ses rivages.

JAMAIS le roi, jamais son illustre rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

CEPENDANT des Anglais la formidable elite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Tome II.



Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.

Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre et de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts et dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.

Effex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, plein d'une ardeur
égale,

Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-
dieux,

Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux,
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assen-
ble,

Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient
ensemble.

ANGE, qui conduisez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,

De quel heros enfin prites - vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Long - temps Bourbon, Mayenne, Effex et son roi
val,
Assiegeans, assiegés, font un carnage égal,
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage;
Les liguours fatigués ne lui résistent plus;
Ils quittent les remparts, ils tombent eperdus.
Comme on voit un torrent, du haut des Pyénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées;
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux
Soutiennent quelque temps son choc impetueux:
Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
El porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante;
Deracine en passant ces chenes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers et qui touchaient les cieux;
Detache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyans dans les cam-
pagnes.

Tel Bourbon descendait à pas précipités
 Du haut des murs fumans qu'il avait emportés:
 Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
 Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
 Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
 Egarés, confondus, dispersés par la peur.
 Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes:
 Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
 Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
 Dans les fauxbourgs sanglans se repandent soudain.
 Du soldat effrené la valeur tourne en rage;
 Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
 Henri ne les voit point; son vol impetueux
 Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
 Sa victoire l'enflamme et sa valeur l'emporte;
 Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte:
 Compagnons, apportez et le fer et les feux,
 Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.
 COMME il parlait ainsi, du profond d'une nue
 Un fantôme éclatant se présente à sa vue.

Son corps majestueux, maître des elemens,
 Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents.
 De la Divinité les vives étincelles
 Étalaien sur son front des beautés immortelles;
 Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'hor-
 reur:
 Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
 Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
 De cent rois tes aïeux l'immortel heritage,
 Ravager ton pays, mes temples, tes tresors,
 Egorger tes sujets et regner sur des morts.
 Arrête A ces accents plus forts que le tonnerre,
 Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
 Il quitte le pillage: Henri plein de lardeur
 Que le combat encore enflammait dans son cœur,
 Semblable à l'Océan qui s'apaise et qui gronde:
 O fatal habitant de l'invisible monde!
 Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur?
 ALORS il entendit ces mots pleins de douceur:

Je suis cet heureux roi que la France revère,
 Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père;
 Ce Louis qui jadis combattit comme toi;
 Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi;
 Ce Louis qui te plaint, qui t'admire et qui t'aime:
 Dieu sur ton trône un jour te conduira lui même;
 Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
 Pour prix de ta clemencè et non de ta valeur,
 C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'en-
 voie.

Le heros à ces mots verse des pleurs de joie.

La paix a dans son cœur étouffé son courroux:

Il s'ecrie, il soupire, il adore à genoux.

D'une divine horreur son ame est penetrée:

Trois fois il tend les bras à cet ombre sacrée;

Trois fois son père echappe à ses embrassemens,

Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

DU FAÏTE cependant de ce mur formidable.

Tous les ligueurs armés, tout un peuple innombra-
 ble,

Etrangers et Français, chefs, citoyens, soldats,

Font pleuvoir sur le roi le fer et le trepar.

La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,

Et des traits qu'on lui lance ecarte la tempete.

Il vit alors, il vit de quel affreux danger

Le père des Bourbons venait le degager.

Il contemplait Paris d'un œil triste et tranquille:

Français, s'écria-t-il, et toi, fatale ville,

Citoyens malheureux, peuple faible et sans foi

Jusqu'a quand voulez-vous combattre votre roi?

ALORS, ainsi que l'astre auteur de la lumiere,

Après avoir rempli sa brûlante carriere,

Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,

Et plus grand a nos yeux parait fuir loin de nous,

Loin des murs de Paris le heros se retire,

Le cœur plein du saint roi, plein du Dieu qui l'in-
 spire.

Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois,

Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes lois.

Que vous êtes changé, séjour jadis aimable
 Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon detestable,
 Qu'une prison d'Etat, qu'un lieu de desespoir,
 Où tombent si souvent, du faite du pouvoir,
 Ces ministres, ces grands, qui tonnent sur nos têtes,
 Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
 Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour à tour,
 Tantôt l'honneur du peuple et tantôt leur amour.
 Bientôt de l'Occident, où se forment les ombres,
 La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
 Et cacher aux mortels, en ce sanglant séjour
 Ces morts et ces combats qu'avait vus l'œil du jour.

Fin du sixième Chant.

CHANT SEPTIEME.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie,
 Pour adoucir les maux de cette courte vie,
 A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
 De la terre à jamais aimables habitans,
 Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence :
 L'un est le doux sommeil, et l'autre est l'espérance ;
 L'un, quand l'homme accablé sent de son faible
 corps

Les organes vaincus, sans force et sans ressorts,
 Vient par un calme heureux secourir la nature,
 Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure ;
 L'autre anime nos cœurs, enflamme nos desirs,
 Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs ;
 Mais aux mortels chers à qui le ciel l'envoie,
 Elle n'inspire point une infidelle joie ;

515.568

Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui ;
 Elle est inébranlable et pure comme lui.

LOUIS près de Henri tous les deux les appelle ;
 Approchez vers mon fils, venez, couple fidelle.
 Le sommeil l'entendit de ses antres secrets :
 Il marche mollement vers ces ombrages frais,
 Les vents à son aspect s'arrêtent en silence ;
 Les songes fortunés, enfans de l'espérance,
 Voltigent vers le prince, et couvrent ce héros
 D'olivé et de lauriers mêlés à leurs pavots.

LOUIS en ce moment prenant son diadème,
 Sur le front du vainqueur il le posa lui même :
 „ Règne, dit-il, triomphe, et fois en tout mon
 fils ;
 Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis :
 Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire ;
 Des préfens de Louis le moindre est son empire.

C'est peu d'être un héros, un conquérant, un roi ;
 Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
 Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien
 stérile.

Des humaines vertus récompense fragile,
 Un dangereux éclat qui passe et qui s'enfuit,
 Que le trouble accompagne et que la mort dé-
 truit.
 Je vais te découvrir un plus durable empire,
 Pour te récompenser bien moins que pour l'in-
 fruire.
 Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins ;
 Vole au sein de Dieu même & remplis tes destins.

LUN & l'autre à ces mots, dans un char le lit-
 mière,
 Des cieux en un moment traversent la carrière.
 Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
 Courir d'un pôle à l'autre et diviser les airs.

Et telle s'éleva cette nue embrasée,
 Qui dérochant aux yeux le maître d'Elifée,
 Dans un céleste char, de flamme environné,
 L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

DANS le centre éclatant de ces orbés immenses,
 Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs
 distances,
 Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé
 Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé,
 De lui partent sans fin des torrens de lumière;
 Il donne en se montrant la vie à la matière,
 Et dispense les jours, les saisons & les ans,
 A des mondes divers, autour de lui flottans,
 Ces astres asservis à la loi qui les presse
 S'attirent dans leur course & s'évitent sans cesse,
 Et servant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
 Se pretent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
 Au-delà de leurs cours & loin dans cet espace,
 Où la matière nage et que Dieu seul embrasse,

Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin.
 Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
 Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

C'EST là que le heros suit son céleste guide,
 C'est là que sont formés tous ces esprits divers,
 Qui remplissent les corps et peuplent l'univers;
 Là sont après la mort nos âmes replongées,
 De leur prison grossière à jamais dégagées.

UN juge incorruptible y rassemble à ses pieds
 Ces immortels esprits que son souffle a créés,
 C'est cet Etre infini qu'on sert et qu'on ignore :
 Sous des noms différens le monde entier l'adore :
 Du haut de l'empirée il entend nos clamours :
 Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
 Ces portraits infensés que l'humaine ignorance
 Fait avec piété de sa sagesse immense.

LA Mort auprès de lui, fille affreuse du Temps,
 De ce triste univers conduit les habitans,
 Elle amène à la fois les Bonzes, les Brachmanés,
 Du grand Confucius les disciples profanes,
 Des antiques Persans les secrets successeurs,
 De Zoroastre encore aveugles sectateurs;
 Les pâles habitans de ces froides contrées,
 Qu'affiègent de glaçons les mers hyperborées;
 Ceux qui de l'Amerique habitent les forets,
 De l'erreur invincible innombrables sujets,
 Le dervis étonné, d'une vue inquiète,
 A la droite de Dieu cherche en vain son prophète.
 Le Bonze, avec des yeux sombres et pénitens,
 Y vient vanter en vain ses vœux et ses tourmens.

ECLAIRES à l'instant, ces morts dans le silence
 Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
 Dieu qui voit à la fois, entend et connaît tout,
 D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les ab-
 fait.

Henri n'approcha point vers le trône invisible
 D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
 Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
 Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mor-
 tels.

QUELLE est, disait Henri, s'interrogeant lui-
 même,

Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême?
 Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
 Aux clartés que lui-même plaça si loin d'eux?
 Pourrait-il les juger tel qu'un injuste maître,
 Sur la loi des chrétiens, qu'ils n'avaient pu connai-
 tre?

Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver
 tous,

Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous;
 Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
 Seule à jamais la même, et seule toujours pure.

Sur cette loi, sans doute, il juge les païens,
Et si le cœur fut juste, ils ont été chrétiens.

TANDIS que du héros la raison confondue
Portait sur ce mystère une indiscrete vue,
Aux pieds du trône même une voix s'entendit ;
Le ciel s'en ébranla, l'univers en fremit ;
Ses accens ressembloient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinai Dieu parlait à la terre.
Le cœur des immortels se tut pour l'écouter ;
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
*A ta faible raison garde-toi de te rendre ;
Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le compren-
dre ;*

*Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur ;
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur ;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
Mortel, ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire.*

HENRI

HENRI dans ce moment d'un vol précipité,
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs d'œuvres du Très-Haut, comme lui bien-
fesans.

Sur cette terre horrible et des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort et la confusion
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvan-
tables !

Quels torrens de fumée ! et quels feux effroyables,
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces cli-
mats !
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes
pas !

O mon fils, vous voyez les portes de l'abyme
Creusé par la justice, habité par le crime.

Tome II.

E

Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers.

LA git la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux, dans l'ombre étincelans,
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire,
Auprès d'elle est l'Orgueil, qui se plaît et s'admire;
La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus
Tyran qui cède au crime et détruit les vertus.
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre Hypocrisie, aux yeux, pleins de douceur,
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur ;)
Le faux Zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'Interêt enfin, pere de tous les crimes.

DES MORTELS corrompus ces tyrans effrenés,
A l'aspect de Henri paraissent consternés;

Ils ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame, à la vertu nourrie:
Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit?

LE HEROS, au milieu de ces esprits immondes,
S'avancait à pas lents sous ces voûtes profondes.
LOUIS guidait ses pas: Ciel! qu'est ce que je vois?
L'assassin de VALOIS! ce monstre devant moi!
Mon père! il tient encor ce couteau parricide,
Dont le conseil des Seize arma sa main perfide;
Tandis que dans PARIS tous ces prêtres cruels
Osent de son portrait fouiller les saints autels:
Que la ligue l'invoque et que Rome le loue,
Ici dans les tourmens l'enfer les défavoue.

MON FILS, reprit LOUIS, de plus severes loix
Poursuivent en ces lieux LES PRINCES ET
LES ROIS.

Regardez ces TYRANS, adorés dans leur vie:
Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.

Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés et ceux qu'ils ont
permis.

La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,

A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices:

Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à sa voix tremblent CES CON-
QUERANS.

HEROS aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu
TYRANS;

Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.

AUPRES d'eux sont couchés TOUS CES ROIS
FAINEANS.

Sur un trône avili fantômes impuissans.
Henri voit près des rois leurs insolens ministres:
Il remarque sur-tout ces conseillers sinistres,

Qui des mœurs et des loix avares corrupteurs,
De Thémis et de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'ineffimable prix des vertus de nos pères.
Etes vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaisirs et couchés sur les fleurs:
Sans fiel et sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours, filés par la mollesse?

Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisans, vous, amis des vertus,
Qui, par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs,
Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'hor-
reurs

La race des humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait il pas mieux ne voir jamais le jour?

Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
 Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,
 A l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
 Le pouvoir malheureux de lui défobéir!

NE CROIS point, dit LOUIS, que ces tristes
 victimes

Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,

Ni que ce juste Dieu, createur des humains,

Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains:

Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses;

Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.

Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans;

Mais ici c'est un père, il punit ses enfans;

Il adoucit les traits de sa main vengeresse;

Il ne fait point punir des momens de faiblesse,

Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,

Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

IL dit, et dans l'instant l'un et l'autre s'avance
 Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.

Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité,

C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.

Henri voit ces beaux lieux, et soudain à leur vue

Sent couler dans son ame une joie inconnue;

Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs;

La volupté tranquille y repand ses douceurs.

Amour, en ces climats tout ressent ton empire:

Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire,

C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,

Ce pur enfant des cieux sur la terre ignore.

De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent;

Ils desirent sans cesse, et sans cesse ils jouissent,

Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur

Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.

Là règnent LES BONSROIS qu'ont produits tous

les âges;

La sont les vrais HEROS, la vivent les vrais sages;

La sur un trône d'or Charlemagne et CLOVIS

Veillent du haut des cieux sur l'empire DES LIS.

Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,

Reunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères

Le sage LOUIS douze, au milieu de ces ROIS,
 S'éleve comme un cedre, et leur donne des loix;
 Ce roi, qu'a nos aïeux donna le ciel propice,
 Sur son trône avec lui fit asseoir la justice;
 Il pardonna souvent, il regna sur les cœurs,
 Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
 D'Amboise est a ses pieds, ce ministre fidelle
 Qui seul aima la France et fut seul aime d'elle;
 Tendre ami de son maitre, et qui dans ce haut
 rang
 Ne souilla point ses mains de rapine et de sang.
 O jours! ô mœurs! o temps d'eternelle memoire!
 Le peuple etait heureux, le roi couvert de gloire:
 De ses aimables loix chacun goûtait les fruits.
 Revenez, heureux temps, sous un autre LOUIS.

PLUS loin sont CES GUERRIERS prodigues
 de leur vie,
 Qu'enflamma leur devoir et non pas leur furie,
 La

La Trimouille, Clifson, Montmorency, de Foix,
 Guesclin, le destructeur et le vengeur des rois,
 Le vertueux Bayard, et vous brave Amazone,
 La honte des Anglais et le soutien du trône.

CES HEROS, dit Louis, que tu vois dans les cieus,
 Comme toi de la terre ont ébloui les yeux:
 La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chere
 Mais enfans de l'Eglise ils ont cheri leur mère:
 Leur cœur simple et docile aimait la verité:
 Leur culte était le mien; pourquoi l'as-tu quitté?

COMME il difait ces mots d'une voix gemif-
 sante,
 Le palais des destins devant lui se presente:
 Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
 Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

LE TEMPS, d'une aile prompte et d'un vol
 insensible,
 Fuit et revient sans cesse à ce palais terrible;

Et de là sur la terre il verse à pleines mains
 Et les biens et les maux destinés aux humains,
 Sur un autel de fer un livre inexplicable
 Contient de l'avenir l'histoire irrevocable.
 La main de l'Eternel y marca nos desirs,
 Et nos chagrins cruels et nos faibles plaisirs.
 On voit la Liberté, cette esclave si fière,
 Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière.
 Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
 Dieu fait l'assujettir sans la tyranniser;
 A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
 Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
 Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
 Et souvent aux destins pense donner des loix.

MON cher fils, dit Louis, c'est de là que la

grace

Fait sentir aux humains sa faveur efficace:
 C'est de ces lieux sacrés qu'un jour son traie
 vainqueur
 Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur :

Tu ne peux differer, ni hâter ni connaître.
 Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
 Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux
 temps

Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans!
 Que tu dois éprouver des faiblesses honteuses!
 Et que tu marcheras dans des routes trompeuses.
 Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand-
 roi
 Ces jours infortunes qui l'eloignent de toi.

MAIS dans ces vastes lieux quelle foule s'em-
 presse?

Elle entre a tout moment et s'écoule sans cesse.
 Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour
 Les portraits des humains qui doivent naître un
 jour :

Des siècles à venir ces vivantes images
 Rassemblent tous les lieux, devançant tous les âges.

Tous les jours des humains, comptes avant les
 temps,
 Aux yeux de l'Eternel a jamais sont presens.
 Le destin marque ici l'instant de leur naissance,
 L'abaissement des uns, des autres la puissance,
 Les divers changemens attache a leur fort,
 Leurs vices, leurs vertus, leur fortune et leur
 mort.

APPROCHONS - NOUS, le ciel te permet
 de connaitre

Les rois et les heros qui de toi doivent naitre.
 Le premier qui parait c'est ton auguste fils;
 Il soutiendra long temps la gloire de nos lis,
 Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère,
 Mais il n'egalera ni son fils ni son pere.

HENRI dans ce moment voit sur des fleurs de lis
 Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis.

Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la
 chaîne;
 Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine;
 Tous deux sont entourés de gardes, de soldats;
 Il les prend pour des rois... Vous ne vous trom-
 pez pas,
 Ils le font, dit LOUIS, sans en avoir le titre;
 Du prince et de l'Etat l'un et l'autre est l'arbitre.

RICHELIEU, Mazarin, ministres immortels,
 Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
 Enfans de la fortune et de la politique,
 Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
 Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
 Mazarin, souple, adroit et dangereux ami:
 L'un fuyant avec art et cedant à l'orage,
 L'autre aux flots irrités opposant son courage;
 Des princes de mon sang ennemis declarés;
 Tous deux haïs du peuple et tous deux admirés;

Enfin, par leurs efforts ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.

O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes
desseins,

Toi dans le second rang le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,

Fille de tes travaux, vient enrichir la France;

Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,

En le rendant heureux tu sauras t'en venger:

Semblable à ce héros confident de Dieu même,

Qui nourrit les hebreux pour prix de leur blasphème.

CIEL! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce roi, qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels respects! jamais roi dans la
France

N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.

Je le vois comme vous par la gloire animé,

Mieux obéi, plus craint, peu être moins aimé.

Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses travers;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,

Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.

SIECLE heureux de Louis, siècle que la nature
De ses plus beaux présents doit combler sans mesure,

C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards:

Les muses à jamais y fixent leur empire;

La toile est animée et le marbre respire.

Quels sages rassemblés dans ces augustes lieux,

Mesurent l'univers et lisent dans les cieux;

Et dans la nuit obscure apportant la lumière,

Sondent les profondeurs de la nature entière?

L'Erreur presomptueuse à leur aspect s'enfuit,

Et vers la Vérité le doute les conduit.

Et toi, fille du ciel, toi, puissante harmonie,
 Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
 J'entends de tous cotés ton langage enchanteur,
 Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.
 Français, vous savez vaincre et chanter vos con-
 quêtes:

Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
 Un peuple de héros va naître en ces climats;
 Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
 A travers mille feux je vois Condé paraître,
 Tour à tour la terre et l'appui de son maître;
 Turenne, de Condé le genereux rival.

Moins brillant, mais plus sage et du moins son é-
 gal.

Catinat reunit, par un rare assemblage,
 Les talens du guerrier et les vertus du sage
 Vauban sur un rempart, un compas à la main,
 Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
 Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
 Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.

REGAR-

REGARDEZ dans Denain l'audacieux Villars,
 Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars;
 Arbitre de la paix, que la victoire amène,
 Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.
 Quel est ce jeune prince en qui la majesté
 Sur son visage aimable eclate sans fierté:
 D'un œil d'indifference il regarde le trône.
 Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne!
 La mort autour de lui vole sans s'arrêter;
 Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.

O mon fils! des Français vous voyez le plus juste;
 Les cieux le formeront de votre sang auguste.
 Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux hu-
 mains

Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains?
 Helas! que n'eût point fait cette ame vertueu-
 se?

La France sous son regne eut été trop heureuse;

Tome II.

G

Il eût entretenu l'abondance et la paix;
 Mon fils, il eût compte ses jours par ses bienfaits,
 Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes!

O combien les Français vont repandre de larmes,
 Quand sous la même tombe ils verront reunis
 Et l'époux et la femme, et la mere et le fils!

UN faible rejeton fort entre les ruines
 De cet arbre fecond, coupé dans les racines,
 Les enfans de LOUIS descendus au tombeau,
 Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
 De l'Etat ebranlé douce et frêle esperance.
 O toi, prudent Fleuri, veille sur son enfance,
 Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
 Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
 Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connaître:

Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître:

Qu'aimé de ses sujets ils soient chers à ses yeux:
 Apprends-lui qu'il n'est roi, qu'il n'est né que pour eux.

France, reprends sous lui ta majesté première,
 Perce la triste nuit qui couvrait ta lumiere;
 Que les arts, qui deja voulaient t'abandonner,
 De leurs utiles mains viennent te couronner.
 L'Ocean se demande, en ses grottes profondes,
 Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes?
 Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ses ports,
 Le commerce t'appelle et t'ouvre ses tresors.
 Maintiens l'ordre et la paix sans chercher la victoire.

Sois l'arbitre des rois, c'est assez pour ta gloire;
 Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

PRES de ce jeune roi s'avance avec splendeur
 Un heros, que de loin poursuit la calomnie,
 Facile et non pas faible, ardent, plein de genie,

Trop ami des plaisirs et trop des nouveautés,
 Remuant l'univers du sein des voluptés.
 Par des ressorts nouveaux sa politique habile
 Tient l'Europe en suspens, divisée et tranquille.
 Les arts sont éclairés par ses yeux vigilans.
 Ne pour tous les emplois, il a tous les talens,
 Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un
 maître ;
 Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

ALORS dans un orage, au milieu des éclairs,
 L'étendard de la France apparut dans les airs ;
 Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
 De l'aigle des Germains brisait la tête altière.
 O mon père ! quel est ce spectacle nouveau ?
 Tout change, dit Louis, et tout a son tombeau.
 Adorons du Très Haut la sagesse cachée.
 Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
 L'Espagne à nos genoux vient demander des rois :
 C'est un de nos neveux qui leur donne des lois.

Philippe... A cet objet Henri demeure en proie
 A la douce surprise, aux transports de sa joie.
 Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;
 Craignez encor, craignez ce grand événement.
 Oui, du sein de Paris Madrid reçoit un maître :
 Cet honneur à tous deux, est dangereux peut-être.

O Rois nés de mon sang ! ô Philippe ! ô mes fils !
 France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis !
 Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
 Allumer les flambeaux des discordes publiques ?

IL dit. En ce moment le héros ne vit plus
 Qu'un assemblage vain de mille objets confus :
 Du temple des destins les portes se fermèrent,
 Et les voûtes des cieus devant lui s'éclipserent.

L'AURORE cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le palais du soleil:
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles som-
bres:

Les fonges voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le prince en s'éveillant sent au fond de son
cœur

Une force nouvelle, une divine ardeur:
Ses regards inspiraient le respect et la crainte;
Dieu remplissait son front de sa majesté sainte.
Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israël
Eut sur le mont Sina consulté l'Éternel,
Les hebreux, à ses pieds couchés dans la pouf-
sière,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

Fin du septième Chant.

CHANT VIII.

DES états dans Paris la confuse assemblée
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri les ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un
roi.

Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine;
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs decrets honteux,
Le pouvoir et le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

CE lieutenant sans chef, ce roi sans diadème,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprê-
me.
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre et de mourir pour lui,

Plein d'un nouvel espoir, au conseil il appelle
Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;

Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse, et Saint Paul, et Briffac:
Ils viennent; la fierté, la vengeance, la rage,
Le desespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques-uns en tremblant semblaient porter
leurs pas,

Affaiblis par leur sang versé dans les combats;
Mais ces mêmes combats, leur sang et leurs blessures,

Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger.
Tous le fer dans les mains jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Thésalie,

Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entassant des rochers et menaçant les cieus,
Ivre du fol espoir de détrôner les dieux.

LA

LA Discorde à l'instant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue:
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir;
C'est maintenant, FRANCAIS, qu'il faut vaincre
ou mourir.

D'Aumale le premier se lève à ces paroles;
Il court, il voit de loin les lances espagnoles:
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours,
Demandé si long-temps et différé toujours:
AMIS, enfin l'Autriche a secouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissait vers ces lieux reverés,
Qu'aux tombes de nos ROIS la mort a consacrés,

CE formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Desaient dans les champs les rayons du soleil.
Tout le peuple au devant court en foule avec joie:
Ils bénissent le chef que Madrid leur envoie:
Tome II. H

C'était le jeune Egmont, ce guerrier obstiné,
 Ce fils ambitieux d'un père infortuné;
 Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie,
 Son père, qu'aveugla l'amour de la patrie,
 Mourut sur l'échafaud, pour soutenir les droits
 Des malheureux FLAMANDS, opprimés par leurs
 rois,

Le fils, courtisan lâche et guerrier temeraire,
 Baïsa long temps la main qui fit perir son père,
 Servit par politique aux maux de son pays,
 Persecuta Bruxelles et secourut PARIS.
 Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
 Comme un dieu tutelaire au secours de Mayenne;
 Et Mayenne avec lui crut aux tentes du roi
 Rapporter à son tour le carnage et l'effroi.
 Le temeraire orgueil accompagnait leur trace.
 Qu'avec plaisir, grand roi, tu voyais cette auda-
 ce!
 Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
 Où semblaient attachés les destins de l'Etat!

PRES DES BORDS de l'Iton & des rives de l'Eure
 Est un champ fortuné, l'amour de la nature:
 La guerre avait long-temps respecté les tresors
 Dont Flore et les zephyrs embellissaient ces bords.
 Au milieu des horreurs des discordes civiles,
 Les bergers de ces lieux coulaient des jours tran-
 quilles:

Protegés par le ciel et par leur pauvreté,
 Ils semblaient des soldats braver l'avidité,
 Et sous leurs toits de chaume, a l'abri des alarmes,
 N'entendaient point le bruit des tambours et des
 armes.

Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux;
 La defolation par-tout marche avant eux.
 De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
 Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cachè-
 rent;
 Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
 Emportent leurs enfans, gemissans dans leurs
 bras,

HABITANS malheureux de ces bords pleins de
charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point VOS larmes ;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la
paix :
Peuples, sa main sur VOUS repandra ses bienfaits :
Il veut finir VOS maux, il VOUS plaint, il VOUS
aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même,
Les momens lui sont chers, il court dans tous les
rangs
Sur un courfier fougueux plus léger que les vents,
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les danger et respire la guerre.

ON voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers.
D'Aumont, qui sous cinq ROIS avait porté les
armes ;
Biron, dont le seul nom repandait les alarmes,

Et son fils, jeune encore, ardent, impetueux,
Qui depuis mais alors il etait vertueux,
Sully, Nangis. Crillon, ces ennemis du crime,
Que la ligue deteste et que la ligue estime :
Turenne, qui depuis de la jeune Bouillon
Merita dans Sedan la puissance et le nom ;
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
Et par Armand detruite aussitôt qu'elevée.

ESSEX avec eclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier fourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque etincelait des feux les plus brillans
Qu'etalaien à l'envi l'or et les diamans,
Dons chers et precieux, dont sa fière maîtresse
Honora son courage ou plutôt sa tendresse,
Ambitieux Essex, vous etiez à la fois
L'amour de votre reine et le soutien des rois.

Plus loin sont la Trimouille, et Clermont et Feu-
 quières,
 Le malheureux de Nesle et l'heureux Lefdiguères,
 D'Ailly pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
 Tous ces heros en foule attendaient le signal,
 Et rangés près du roi lisaient sur son visage
 D'un triomphe certain l'espoir et le présage.

MAYENNE en ce moment, inquiet, abattu,
 Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :
 Soit que de son parti connaissant l'injustice,
 Il ne crut point le ciel à ses armes propice ;
 Soit que l'âme en effet ait des pressentimens,
 Avant-coureurs certains des grands evenemens ;
 Ce heros cependant, maître de sa faiblesse,
 Deguisait ses chagrins sous sa fausse alégresse.
 Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
 Cet espoir genereux que lui-même il n'a pas.

D'EGMONT auprès de lui, plein de la confiance
 Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,

Impatient déjà d'exercer sa valeur,
 De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
 Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
 Au bruit de la trompette animant son courage,
 Dans les champs de la Thrace, un courrier or-
 guilleux,
 Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
 Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
 Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe ;
 Tel paraissait Egmont : une noble fureur
 Eclate dans ses yeux et brûle dans son cœur.
 Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire ;
 Il croit que son destin commande à la victoire ;
 Helas, il ne fait point que son fatal orgueil
 Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

VERS les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
 Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence ;
 Vous êtes nés Français, et je suis votre roi,
 Voilà nos ennemis, marchez et suivez moi ;

Ne perdez point de vue, au fort de la tempete,
 Ce panache eclatant qui flotte sur ma tete;
 Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur,
 A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
 Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
 Et marche en invoquant le grand Dieu des armées,

SUR les pas des deux chefs alors en meme temps
 On voit des deux partis voler les combattans.
 Ainsi lorsque des monts separes par Alcide,
 Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
 Soudain les flots emus de deux profondes mers
 D'un choc impetueux s'elancent dans les airs;
 La terre au loin gemit, le jour fuit, le ciel gronde,
 Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

AU mousquet reuni le sanglant coutelas
 Deja de tous côtés porte un double trépas.
 Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
 Dans Bayonne inventa le demon de la guerre,
 Rassemble

Rassemble en meme temps digne fruit de l'enfer,
 Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.
 On se mêle, on combat, l'adresse, le courage,
 Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
 La honte de ceder, l'ardente soif du sang,
 Le desespoir, la mort, passent de rang en rang.
 L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
 Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
 La nature en fremit, et ce rivage affreux
 S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

DANS d'épaisses forêts de lances herissées,
 De bataillons sanglans, de troupes renversées,
 Henri poussé, s'avance et se fait un chemin.
 Le grand Mornay le suit, toujours calme et serein.
 Il veille autour de lui tel qu'un puissant genie;
 Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie,
 De la terre et des cieux les moteurs eternels
 Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
 Tome II. I

Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
 Ces puissances des cieus, ces êtres impassibles,
 Environnés des vents, des foudres, des eclairs,
 D'un front inalterable ebranlent l'univers.
 Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
 De l'ame d'un heros mouvemens intrepides,
 Qui changent le combat, qui fixent le destin;
 Aux chefs des legions il les porte soudain;
 L'officier les reçoit; sa troupe impatiente
 Règle au son de sa voix sa rage obeissante.

ON s'ecarte, on s'unit, on marche en divers
 corps;
 Un esprit seul preside à ces vastes ressorts.
 Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte;
 Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui
 porte:
 Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
 De se souiller du sang des malheureux humains.

De son roi seulement son ame est occupée:
 Pour sa defense seule il a tiré l'épée;
 Et son rare courage, ennemi des combats,
 Sait affronter la mort et ne la donne pas.

DE Turenne deja la valeur indomptée
 Repoussait de Nemours la troupe epouvantée
 D'Ailly portait par-tout la crainte et le trepas,
 D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
 Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle
 Reprend malgré son âge une force nouvelle.
 Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans:
 C'est un jeune heros à la fleur de ses ans,
 Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
 Commença des combats la fatale carrière;
 D'un tendre hymen à peine il goutait les appas:
 Favori des Amours, il sortait de leurs bras;
 Honteux de n'être encor fameux que par ses char-
 mes,
 Avide de la gloire, il volait aux alarmes.

Ce jour sa jeune épouse en accusant le ciel,
 En detestant la ligue et ce combat mortel,
 Arma son tendre amant, et d'une main tremblan-

te
 Attacha tristement sa cuirasse pesante,
 Et couvrit en pleurant, d'un casque précieux,
 Ce front si plein de grâce et si cher a ses yeux.

IL marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière,
 Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
 A travers les blessés, les morts et les mourans,
 De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les

flancs,
 Tous deux sur l'herbe unie, et de sang colorée,
 Se lancent loin des rangs d'une course assurée.
 Sanglans, couverts de fer, et la lance a la main,
 D'un choc épouvantable ils se frappent soudain,
 La terre en retentit, leurs lances sont rompues :
 Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,

Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs
 flancs,

Se heurtent dans les airs et volent sur les vents,
 De leur mélange affreux les éclairs rejailissent ;
 La foudre en est formée, et les mortels fremissent.
 Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
 Ces guerriers malheureux cherchent une autre
 mort.

Deja brille en leurs mains le fatal cimenterre,
 La Discorde accourut ; le demon de la guerre,
 La mort pâle et sanglante, etaient à ses côtés :
 Malheureux, suspendez vos coups precipités !
 Mais un destin funeste enflamme leur courage ;
 Dans le cœur l'un del'autre ils cherchent un passage
 Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
 Le fer qui les couvrirait brille et vole en éclats ;
 Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle ;
 Leur sang qui rejailit rougit leur main étuelle ;
 Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort,
 Pare encor quelques coups et repousse la mort.

Chacun d'eux étonné de tant de résistance
 Respectait son rival, admirait sa vaillance.
 Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
 Fit tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
 Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière ;
 Son casque auprès de lui roule sur la poussière,
 D'Ailly voit son visage ; ô desespoir ! ô cris !
 Il le voit, il l'embrasse, hélas ! c'était son fils.
 Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
 Tournait contre son sein ses parricides armes ;
 On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur ;
 Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'hor-
 reur ;
 Il deteste à jamais sa coupable victoire ;
 Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire ;
 Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts
 Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
 LA, soit que le soleil rendit le jour au monde,
 Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'onde,

Sa voix faisait redire aux échos attendris
 Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
 Du héros expirant la jeune et tendre amante,
 Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
 Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords :
 Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
 Elle voit son époux, elle tombe éperdue ;
 Le voile de la mort se repand sur sa vue :
 Est-ce toi, cher amant ? Ces mots interrompus,
 Ces cris demi-formés ne sont point entendus ;
 Elle r'ouvre les yeux, sa bouche pressée encore
 Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore ;
 Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
 Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.

PERE, époux malheureux, famille deplora-
 ble,
 Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
 Puiffe de ce combat le souvenir affreux
 Exciter la pitié de nos derniers neveux,

Arracher a leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!

MAIS qui fait fuir ainsi ces ligueurs dispersés?
Quel heros ou quel dieu les a tous renversés?

C'est le jeune Biron: c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.

D'Aumale les voit fuir, et bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez... lâches, où courez-vous?

Vous fuir! vous, compagnons de Mayenne et
de Guise,

Vous qui devez vanger Paris, Rome et l'Eglise!
Suivez-moi, rappelez votre antique vertu,
Combattez sous d'Aumale, et vous avez vaincu.

AUSSITOT secouru de Beauvau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, et meme de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons epars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.

La

La fortune avec lui revient d'un pas rapide;
Biron soutient en vain, d'un courage intrepide,
Le cours precipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses cotés Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;
Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouf-
sière:

Percé de coups lui-même il est près de perir.....
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir.
Un trepas si fameux, une chute si belle,
Rendait de ta vertu la memoire immortelle.

LE genereux Bourbon fut bientôt le danger
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître sevère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes:
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames,
Tome II. K

Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas !
Il court le secourir ; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant et son vol plus rapide.

BIRON, qu'environnaient les ombres de la
mort,
A l'aspect de son roi fait un dernier effort ;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie ;
Sous les coups de Bourbon tout s'écarte, tout
plie ;

Ton roi, jeune Biron, t'arrache a ces soldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trepas.
Tu vis ; songe du moins a lui rester fidelle.

UN bruit affreux s'entend. La Discorde cru-
elle,
Aux vertus du heros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les ligueurs.

Elle vole a leur tête, et sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale,
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité ;
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le heros, sur lui seul il s'elance ;
Des ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forets precipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme et nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en raniment la rage,
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux ;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent :
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent ;
Il est seul contre tous, abandonné du fort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au heros qu'il aime une force invincible ;
Il est comme un rocher, qui, menaçant les airs,
Rompt la course des vents et repousse les mers.

Qui pourrait exprimer le sang et le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage ?

O vous, Manes sanglans du plus vaillant des
rois,

Eclairez mon esprit et parlez par ma voix !
Il voit voler vers lui sa noblesse fidelle ;
Elle meurt pour son roi, son roi combat pour
elle.

L'effroi les devançait, la mort suivait ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit a son courroux.

LONG-TEMPS cet étranger, trompe par son
courage,

Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage :
Dût sa temerité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
Viens, Bourbon, criait il, vient augmenter ta
gloire :
Combattons, c'est a nous de fixer la victoire.

Comme il disait ces mots, un lumineux éclair.
Messager des destins, fend les plaines de l'air,
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre ;
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur ap-
pul,

Qu'ils defendent sa cause et combattent pour lui,
Que la nature entière, attentive à sa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.

D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc ;
Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.

Le roi qu'il a blessé voit son peril sans trouble ;
Ainsi que le danger son audace redouble :
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ
d'honneur

Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.

Loin de le retarder, sa blessure l'irrite ;

Sur ce fier ennemi Bourbon se precipite :

D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain ;
Le fer étincelant se plongea dans son sein.

Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulè
rent ;

Des ombres du trepas ses yeux s'enveloppèrent,
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords,
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fiere,
Sa mort ancantit votre vertu guerriere ;
Pour la premiere fois vous connûtes la peur,

L'ETONNEMENT, l'esprit de trouble et de
terreur

S'empare en ce moment de leur troupe alarmée :
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée ;
Les chefs sont effrayés, les soldats eperdus ;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent se renversent
Poussent des cris affreux, se heurtent se dispersent.

LES uns sans résistance à leur vainqueur offerts,
Flechissent les genoux et demandent des fers.

D'autres d'un pas rapide evitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se precipiter,
Et courent au trepas qu'ils veulent eviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur
course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

MAYENNE en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille et maître encor de foi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups songe à triompher d'elle.
D'Aumale aupres de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune et les cieus.
Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Ma-
yenne.

Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine ;
Vivez pour un parti dont vous etes l'honneur,
Vivez pour reparer la perte et son malheur :

Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,

De nos soldats epars assemblent ce qui reste.

Suivez moi, l'un et l'autre aux remparts de Paris;

De la ligue en marchant ramassez les debris;

De Coligny vaincu surpassez le courage.

D'Aumale en l'ecoutant pleure et fremit de rage.

Cet ordre qu'il deteste, il va l'executer;

Semblable au fier lion qu'un maure a su dompter,

Qui, docile à son maitre, a tout autre terrible,

A la main qu'il connait soumet sa tête horrible,

Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,

Et paraît menacer même en obeissant.

MAYENNE cependant, par une fuite prompte,

Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.

HENRI victorieux voyait de tous côtés

Les ligueurs sans defense implorant ses bontés.

Des

Des cieus en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent:

Les manes des Bourbons dans les airs descendirent.

Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,

Vint contempler Henri dans ce fameux moment,

Vint voir comme il saurait user de la victoire,

Et si acheverait de meriter sa gloire.

Ses soldats près de lui, d'un cil plein de courroux,

Regardaient ces vaincus echappés à leurs coups.

Les captifs en tremblant, conduits en sa presence,

Attendaient leur arrêt dans un profond silence.

Le mortel desespoir, la honte, la terreur,

Dans leurs yeux egarés avaient peint leur malheur.

Bourbon tourna sur eux des regards pleins de

grace,

Où regnaient à la fois la douceur et l'audace.

Soyez libres, dit-il; vous pouvez désormais

Rester mes ennemis ou vivre mes sujets.

Entre Mayenne et moi reconnaissez un maitre:

Voyez qui de nous deux a merité de l'être;

Tom. II.

L

Esclaves de la ligue, ou compagnons d'un roi,
 Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi :
 Choisissez A ces mots d'un roi couvert de gloire,
 Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
 On voit en un moment ces captifs éperdus,
 Contens de leur défaite; heureux d'être vaincus.
 Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de
 Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne;
 Et s'honorant déjà du nom de ses soldats,
 Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.
 Le généreux vainqueur a cessé le carnage
 Maître de ses guerriers, il flechit leur courage.
 Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,
 Portait avec l'effroi la mort de rang en rang,
 C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son ton-
 nerre,
 Enchaîne la tempête et console la terre.
 Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,
 La paix a mis les traits de la sérénité.

Ceux à qui la lumière était presque ravie,
 Par ses ordres humains sont rendus à la vie ;
 Et sur tous leurs dangers, et sur tous leurs besoins,
 Tel qu'un père attentif, il étendait les soins.

DU vrai comme du faux la prompte messagère,
 Qui s'accroît dans sa course, et d'une aile légère,
 Plus prompte que le temps, vole au delà des mers,
 Passe d'un pôle à l'autre et remplit l'univers.
 Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreil-
 les,

Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
 Qui rassemble sous lui la curiosité,
 L'espérance, l'effroi, le doute et la crédulité,
 De sa brillante voix, trompette de la gloire,
 Du héros de la France annonçait la victoire.
 Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté ;
 Le vatican superbe en fut épouvanté,
 Le Nord à cette voix tressaillit d'alegresse ;
 Madrid fremit d'effroi, de honte et de tristesse.

O malheureux Paris, infidèles Ligueurs
 O Citoyens trompés! et vous, Prêtres trompeurs!
 De quels cris douloureux vos temples retentirent?
 De cendre en ce moment vos tetes se couvrirent.
 Helas! Mayenne encor vient flatter vos esprits,
 Vaincu, mais plein d'espoir, et maitre de Paris;
 Sa politique habile, au fond de sa retraite,
 Aux ligueurs incertains deguisait sa deffaitte.
 Contre un coup si funeste il veut les rassurer;
 En cachant sa disgrace, il croit la reparer:
 Par cent bruits mensongers il ranimait leur zele.
 Mais malgre tant de soins, la verite cruelle,
 Dementant a ses yeux ses discours imposteurs,
 Volait de bouche en bouche et glaçait tous les
 cœurs.

LA Discorde en fremit, et redoublant sa rage,
 Non, je ne verrai point detruire mon ouvrage.
 Dit-elle, et n'aurai point, dans ces murs malheureux
 Versé tant de poisons, allumé tant de feux,

De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
 Pour laisser à Bourbon l'empire de la France.
 Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir;
 Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
 N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
 Henri n'aura jamais de vainqueur que lui même.
 C'est son cœur qu'il doit craindre, et je veux au-
 jourd'hui
 L'attaquer, le combattre et le vaincre par lui.
 Elle dit: et soudain, des rives de la Seine,
 Sur un char teint de sang, attelé par la Haine,
 Dans un nuage epais qui fait pâlir le jour,
 Elle part, elle vole, et va trouver l'Amour.

Fin du huitième Chant.

On voit à ses côtés le mystère en silence,
 Le fourire enchanteur, les foins, la complaisance,
 Les plaisirs amoureux et les tendres desirs,
 Plus doux, plus seduisans encor que les plaisirs.

DE ce temple fameux telle est l'aimable entrée;
 Mais lorsqu' en avançant sous la voute sacrée,
 On porte au sanctuaire un pas audacieux,
 Quel spectacle funeste epouvante les yeux!

CE n'est plus des plaisirs la troupe aimable et
 tendre,
 Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
 Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
 Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
 La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,
 Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide;
 La Haine et le Courroux, repandant leur venin,
 Marchent devant ses pas un poignard a la main.

La

La Malice les voit, et d'un souris perfide
 Applaudit en passant à leur troupe homicide.
 Le Repentir les suit, detestant leurs fureurs,
 Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

CEST la, c'est au milieu de cette cour affreuse,
 Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
 Que l'Amour a choisi son séjour eternel.
 Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,
 Porte en sa faible main les destins de la terre,
 Donne avec un souris, ou la paix ou la guerre,
 Et repandant par tout ses trompeuses douceurs,
 Anime l'univers et vit dans tous les cœurs.
 Sur un trone eclatant, contemplant ses conquêtes,
 Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes;
 Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
 Il semblaient s'applaudir des maux qu'il avait faits.

LA Discorde soudain, conduite par la Rage,
 Ecarte les Plaisirs, s'ouvre un libre passage,
 Tome II. M

Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang et les yeux enflammés:
Mon frère, lui dit-elle, où sont tes traits terri-
bles?

Pour qui reserves tu tes flèches invincibles?
Ah! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais a tes fureurs tu mêlas mon poison,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure,
Un roi victorieux ecrase mes serpens;
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans,
La clemence avec lui marchant d'un pas tran-
quille,

Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendards, flottans de tous côtés,
Reunir tous les cœurs par moi seul écartés.
Encore une victoire, et mon trône est en poudre.
Aux remparts de PARIS Henri porte la foudre.
Ce HEROS va combattre, et vaincre et pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.

C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gemisse abattu:
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Om-
phale.

Ne vit on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'univers,
Fuyant devant Auguste et te suivant sur l'onde.
Preferer Cleopâtre a l'empire du monde?
Henri te reste a vaincre après tant de guerriers;
Dans ses superbes mains va fêtrir ses lauriers;
Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière,
Endors entre tes bras son audace guerriere.
A mon trône ebranlé cours servir de soutien;
Viens, ma cause est la tienne, et ton règne est le
mien.

AINSI parlait ce monstre, et la voûte tremblante
Repetait les accens de sa voix effrayante.

L'Amour qui l'écoutait , couché parmi des fleurs,
 D'un souris fier et doux répond à ses fureurs.
 Il arme cependant de ses fleches dorées;
 Il fend des vastes cieux les voûtes azurées;
 Et precedé des Jeux, des Grâces, des Plaisirs,
 Il vole aux champs français sur l'aile des Zephyrs.

DANS sa course d'abord il decouvre avec joie
 Le faible Ximois, et les champs où fut Troie.
 Il rit en contemplant dans ces lieux renommés
 La cendre des palais par ses mains consumés.
 Il aperçoit de loin ce mur bati sur l'onde,
 Ce rempart orgueilleux, ce prodige du monde,
 Venise, dont Neptune admire le destin,
 Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

IL descend il s'arrete aux champs de la Sicile,
 Où lui meme inspira Theocrite et Virgile,
 Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux
 De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.

Bientôt quittant les bords de l'aimable Arethuse,
 Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse,
 Asile encor plus doux, lieux où dans ses beaux
 jours
 Petrarque soupira ses vers et ses amours.
 Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Euze,
 Lui-même en ordonna la superbe structure.
 Par ses adroites mains avec art enlacés,
 Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
 Sur sa tombe en passant les Plaisirs et les Grâces
 Repandirent les fleurs qui naissaient sur leurs tra-
 ces.

AUX campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
 Le roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
 Mélant à ses plaisirs l'image de la guerre,
 Laisait pour un moment reposer son tonnerre.
 Mille jeunes guerriers à travers les guerrets,
 Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.

L'Amour sent à sa vue une joie inhumaine ;
 Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne ;
 Il agite les airs que lui même a calmés ;
 Il parle, on voit soudain les elemens armés.
 D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
 Sa voix commande aux vents, d'assembler les
 nuages,
 De verser ces torrens suspendus dans les airs,
 Et d'apporter la nuit, la foudre et les éclairs ;
 Dejà les Aquilons, a ses ordres fidèles,
 Dans les cieux obscurcis ont deployé leurs ailes ;
 La plus affreuse nuit succède au plus beau jour :
 La Nature en gemit et reconnoit l'Amour.

DANS les sillons fangeux de la campagne humide,
 de,

Le roi marche incertain, sans escorte et sans guide :
 L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
 Fait briller devant lui ce prodige nouveau.

Abandonné des siens, le roi dans ces bois sombres,
 Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres.
 Comme on voit quelquefois les voyageurs trou-
 blés
 Suivre ces feux ardents de la terre exhalés,
 Ces feux dont la vapeur maligne et passagère
 Conduit au precipice a l'instant qu'elle eclaire.

DEPUIS peu la Fortune, en ces tristes climats,
 D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
 Dans le fond d'un chateau, tranquille et solitaire,
 Loin du bruit des combats elle attendait son père,
 Qui, fidele a ses rois, vicilli dans les hasards,
 Avait du grand Henri suivi les etendards.
 D'Estree etait son nom ; la main de la nature,
 De ses aimables dons la combla sans mesure.
 Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas
 La coupable beauté qui trahit Menelas ;
 Moins touchante et moins belle, a Tarfe on vit pa-
 raitre
 Celle qui des Romains avait dompté le maître,

Lorsque les habitans des rives du Cidnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.

ELLE entrait dans cet age, hélas! trop redou-
table,

Qui rend des passions le joug inevitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier et genereux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et serain.

L'AMOUR qui cependant s'apprete à la surpren-
dre,

Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre ;
Il parait sans flambeau, sans fleches, sans carquois ;
Il prend d'un simple enfant la figure et la voix.
On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.

Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un désir inconnu de plaire à ce héros.
Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle ;
Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas !
Au devant du monarque il conduisit ses pas.
L'art simple dont lui-même a formé sa parure,
Paraît aux yeux séduits l'effet de la nature.
L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré
des vents,

Tantôt couvre sa gorge et ses trésors naissans,
Tantôt expose aux yeux leur charme inexpri-
mable.

Sa modestie encor la rendait plus aimable :
Non pas cette farouche et triste austérité,
Qui fait fuir les Amours, et même la beauté,
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inspire le respect, enflamme les desirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.

IL fait plus; à l'Amour tout miracle est possible :

Il enchante ces lieux par un charme invincible,
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue sein
La terre obéissante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage
A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les
quitter.

On voit fuir sous cette ombre une onde enchan-
teresse;

Les amans fortunés, pleins d'une douce ivresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pou-
voir.

Tout y parait changé; tous les cœurs y soupirent,
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs
chants.

LE moissonneur ardent, qui court avant l'au-
rore,

Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, et pousse des soupirs;
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
Près de lui, la bergère oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand, qu'eût pu faire

d'Estree?

Par un charme indomptable elle était attirée;
Elle avait à combattre, en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un héros et l'Amour.

QUELQUE temps de Henri la valeur im-
mortelle,
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rap-
pelle;

Une invisible main le retient malgré lui.
 Dans sa vertu première il cherche un vain appui.
 Sa vertu l'abandonne, et son ame enivree,
 N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que
 d'Estree.

LOIN de lui cependant tous ses chefs etonnes,
 Se demandent leur prince, et restent consternes.
 Ils tremblaient pour ses jours : aucun d'eux
 n'eût pu croire,

Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa
 gloire :

Où le cherchait en vain ; ses soldats abattus,
 Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà
 vaincus.

MAIS le Genie heureux qui préside à la
 France,
 Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence ;

Il descendit des cieux à la voix de Louis,
 Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.

QUAND il fut descendu vers ce triste hé-
 misphère,

Pour y trouver un sage, il regarda la terre ;
 Il ne le chercha point dans ces lieux révérez,
 A l'étude, au silence, au jeûne consacrés :
 Il alla dans Ivry. Là parmi la licence,
 Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
 L'ange heureux des Français fixa son vol divin
 Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
 Il s'adresse à Mornay ; c'était pour nous instruire,
 Que souvent la raison suffit à nous conduire,
 Ainsi qu'elle guida chez des peuples païens,
 Marc-Aurèle ou Platon, la honte des chrétiens.

NON moins prudent ami que philosophe au-
 sère,

Mornay fut l'art discret de reprendre et de plaire :

Son exemple instruisait bien mieux que ses
discours ;

Les solides vertus furent ses seuls amours ;
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, et son souffle infecté,
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

LE généreux Mornay, conduit par la Sageffe,
Part, et vole en ces lieux où la douce Mollesse
Retenait dans ses bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtrisait les destins.
L'Amour à chaque instant redoublant sa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir sa
gloire ;

Les plaisirs, qui souvent ont des termes si courts,
Partageaient ses momens et remplissaient ses jours.

L'AMOUR, au milieu d'eux, decouvre avec
colère

A côte de Mornay la Sageffe sevère ;
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur ;
Mais Mornay meprisait sa colere et ses charmes ;
Tous ses traits impuissans s'emoussaient sur ses
armes .

Il attend qu'en secret le roi s'offre à ses yeux,
Et d'un oeil irrité contemple ces beaux lieux.

AU fond de ces jardins, au bord d'une onde
claire,

Sous un myrte amoureux, asile du mystere,
D'Estree à son amant prodiguait ses appas ;
Il languissait pres d'elle, il brûlait dans ses bras

De leurs doux entretiens rien n'alterait les charmes ;
 Leurs yeux etaient remplis de ces heureuses larmes ;
 De ces larmes qui font les plaisirs des amans :
 Ils sentoient cette ivresse et ces saisissemens,
 Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour
 inspire,
 Que lui seul fait goûter, que lui seul peut decrire.
 Les folâtres Plaisirs, dans le sein du repos,
 Les Amours enfantins desarmaient ce heros :
 L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
 L'autre avait detache sa redoutable epee,
 Et riait en tenant dans ses debiles mains,
 Ce fer, l'appui du trône, et l'effroi des humains.

LA Discorde de loin insulte a sa faiblesse ;
 Elle exprime en grondant sa barbare alegresse ;
 Sa fiere activite menage ces instans.
 Elle court de la ligue irriter les serpens :

Et

Et tandis que Bourbon se repose et sommeille,
 De tous ses ennemis le rage se réveille.

ENFIN dans ces jardins, où sa vertu languit,
 Il voit Mornay paraître : il le voit et rougit.
 L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence,

Le sage en l'abordant garde un morne silence ;
 Mais ce silence même, et ses regards baissés,
 Se font entendre au prince, et s'expliquent assez.
 Sur ce visage austère, où régnoit la tristesse,
 Henri lut aisément sa honte et sa faiblesse,
 Rarement de sa faute on aime le témoin ;
 Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
 Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colère :
 Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me
 plaire.

Viens, le cœur de ton prince est digne encor de toi ;
 Je t'ai vu, c'en est fait, et tu me rends a moi ;

Tome II.

O

Je reprends ma vertu que l'Amour m'a ravie;
 De ce honteux repos fuyons l'ignominie;
 Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné,
 Aime encor les liens dont il fut enchainé:
 Me vaincre est desormais ma plus belle victoire,
 Partons: bravons l'Amour dans les bras de la
 Gloire;

Et bientôt vers Paris, répandant la terreur,
 Dans le sang espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux Mornay eonnut son maître,
 C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
 Vous, de la France entière auguste défenseur,
 Vous, vainqueur de vous même et roi de votre
 cœur:

L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre,
 Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

IL dit: le roi s'apprete à partir de ces lieux.
 Quelle douleur, ô Ciel! attendris ses adieux!

Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
 En condamnant ses pleurs il en versait encore.
 Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
 Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.
 Il part: en ce moment d'Estree évanouie
 Reste sans mouvement, sans couleur et sans vie,
 D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts:
 L'Amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs:
 Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
 N'enlève à son empire une nymphe si belle,
 N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
 Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
 Il la prend dans ses bras; et bientôt cette amante
 Rouvre à sa douce voix sa paupière mourante,
 Lui nomme son amant, le redemande en vain;
 Le cherche encor des yeux, et les ferme soudain.
 L'Amour, baigné des pleurs qu'il repand auprès
 d'elle,

Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle:
 D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
 Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.

MORNAY, toujours severe et toujours inflexible,
 Entraînait cependant son maître trop sensible.
 La Force et la Vertu leur montrent le chemin,
 La Gloire les conduit les lauriers à la main :
 Et l'Amour indigne, que le devoir surmonte.
 Va cacher loin d'Anet sa colere et sa honte

Fin du neuvième Chant.

CHANT X.

CES momens dangereux, perdus dans la mollesse,

Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.

A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.

D'un espoir renaissant le peuple est enivré.

Leur espoir les trompait; Bourbon, que rien n'arrête,

Accourt impatient d'achever sa conquête.

Paris épouvané revit ses étendards :

Le héros reparut aux pieds de ses remparts;

De ces mêmes remparts où fume encor sa foudre,

Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre,

Quand l'ange de la France, apaisant son courroux,

Retint son bras vainqueur, et suspendit ses coups.

Déjà le camp du roi jette des cris de joie;
 D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
 Les ligueurs cependant, d'un juste effroi troublés,
 Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés.
 Là d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
 Leur tenait fièrement ce langage intrépide:
 Nous n'avons point encore appris à nous cacher;
 L'ennemi vient à nous, c'est là qu'il faut marcher;
 C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.
 Je connais des Français la fougue impétueuse;
 L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu:
 Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
 Souvent le désespoir a gagné des batailles:
 J'attends tout de nous seuls, et rien de nos mu-
 railles:

Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars;
 Peuples qui nous suivez, vos chefs sont vos re-
 parts.

IL se tut à ces mots; les ligueurs en silence
 Semblaient de son audace recuser l'imprudence.

Il en rougit de honte; et dans leurs yeux confus
 Il lut en fremissant leur crainte et leur refus.
 He bien, poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
 Français, à cet affront je ne veux point survivre.
 Vous craignez les dangers; seul je m'y vais offrir,
 Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à
 mourir.

DE Paris à l'instant il fait ouvrir la porte;
 Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte;
 Il s'avance: un heraut, ministre des combats,
 Jusqu'aux tentes du roi marche devant ses pas,
 Et crie à haute voix: Quiconque aime la gloire,
 Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la
 victoire:

D Aumale vous attend; ennemis, paraissez.
 TOUS les chefs, à ces mots, d'un beau zèle
 poussés,
 Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage.
 Tous briguaient près du roi cet illustre avantage;

Tous avaient merite ce prix de la valeur ;
 Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
 Le roi mit dans ses mains la gloire de la France.
 Va, dit-il, d'un superbe abaïsser l'insolence ;
 Combats pour ton pays, pour ton prince et pour
 roi,
 Et reçois en partant les armes de ton roi.
 Le heros a ces mots lui donne son epee.
 Votre attente, ô grand Roi, ne sera point trom-

pee,

Lui repondit Turenne, embrassant ses genoux :
 J'en atteste ce fer, et j'en jure par vous.
 Il dit; le roi l'embrasse; et Turenne s'elance
 Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
 Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
 Le peuple de Paris aux remparts accourut;
 Les soldats de Henri près de lui se rangèrent :
 Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent;
 Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur,
 Du geste et de la voix excitait sa valeur.

Cependant

Cependant sur Paris s'élevait un nuage
 Qui semblait apporter le tonnerre et l'orage ;
 Ses flancs noirs et brûlans, tout à coup en-
 tr'ouverts,

Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers,
 Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
 La sombre Politique au cœur faux, à l'œil louche,
 Le démon des combats respirant les fureurs,
 Dieux enivrés de sang, Dieux dignes des ligueurs :
 Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent ;
 En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprentent.
 Voilà qu'au même instant, du haut des cieux
 ouverts,

Un ange est descendu sur le trône des airs,
 Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
 Sur des ailes de feu parcourant sa carrière,
 Et laissant loin de lui l'Occident éclairé,
 Des sillons lumineux dont il est entouré.
 Il tenait d'une main cette olive sacrée,
 Présage consolant d'une paix désirée ;

Tome II

P

Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
 Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,
 Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante,
 Livra les premiers-nés d'une race insolente.
 A l'aspect de ce glaive, interdits, désarmés,
 Les monstres infernaux semblent inanimés;
 La terreur les enchaîne; un pouvoir invincible,
 Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
 Ainsi de son autel, teint du sang des humains,
 Tomba ce fier Dagon, ce dieu des Philistins,
 Lorsque du Dieu des dieux, en son temple ap-
 portée,
 A ses yeux éblouis l'arche fut présentée.

PARIS, le roi, l'armée, et l'enfer et les cieux,
 Sur ce combat illustre avaient fixe les yeux.
 Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
 Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière,
 Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier;
 Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,

Des anciens chevaliers ornement honorable,
 Eclatant à la vue, aux coups impenetrable;
 Ils negligent tous deux cet appareil qui rend
 Et le combat plus long et le danger moins grand.
 Leur arme est une epee; et sans autre defense,
 Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.

O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon roi,
 Descends, juge sa cause, et combats avec moi;
 Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
 J'attends peu de moi-même et tout de ta justice.

DAUMALE repondit: J'attends tout de mon
 bras;

C'est de nous que depend le destin des combats;
 En vain l'homme timide implore un Dieu suprême:
 Tranquille au haut du ciel il me laisse à moi-
 même;

Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
 Et le dieu de la guerre est la seule valeur.

Il dit: et d'un regard enflamme d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.

MAIS la trompette sonne. Ils s'élancent tous
deux;

Ils commencent enfin ce combat dangereux:
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et pareils à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
L'autre d'un pas léger se détourne et l'évite:
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir.
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre;
Le fer étincelant, avec art détourne,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné,
Telle on voit du soleil la lumière éclatante,
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,

Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit et moins impétueux:
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur:
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse;
Il se ranime alors; il le pousse, il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.

D'AUMALE est renversé dans les flots de son
sang;

Il tombe; et de l'enfer tous les monstres frémissent,
Ces lugubres accens dans les airs s'entendent:
„ De la ligue à jamais le trône est renversé;
„ Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé.”

Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
 D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
 Menace encor Turenne, et le menace en vain;
 Sa redoutable épée échappe de sa main.
 Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche.
 L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
 Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant;
 Il regarde Paris, et meurt en soupirant.
 'Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
 'Tu le vis, tu frémis, et ta chute prochaine
 Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

CEPENDANT des soldats, dans les murs de
 Paris,

Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
 Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
 Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré:
 Chacun voit en tremblant ce corps défigure,
 Ce front souillé de sang, cette bouche en-
 tr'ouverte,
 Cette tête penchée et de poudre couverte,

Ces yeux où le trespas étale ses horreurs.
 On n'entend point de cris, on ne voit point de
 pleurs:
 La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
 Etouffent leurs sanglots et retiennent leur plainte;
 Tout se tait et tout tremble. Un bruit rempli
 d'horreur,
 Bientôt de ce silence augmente la terreur.
 Les cris des assiégeans jusqu'au ciel s'élèverent;
 Les chefs et les soldats près du roi s'assemblèrent:
 Ils demandent l'assaut; mais l'auguste Louis,
 Protecteur des Français, protecteur de son fils,
 Moderait de Henri le courage terrible.
 Ainsi des elemens le moteur invisible
 Contient les aquilons suspendus dans les airs,
 Et pose la barrière ou se brisent les mers:
 Il fonde les cites, les disperse en ruines,
 Et les cœurs des mortels sont dans ses mains di-
 vines.
 Henri, de qui le ciel a reprimé l'ardeur,
 Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.

Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie;
 Il voulut la sauver de sa propre furie.
 Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
 Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut
 gagner.

Heureux si sa bonté, prevenant leur audace,
 Forçait ces malheureux à lui demander grace!
 Pouvant les emporter, il les fait investir;
 Il laisse à leurs fureurs le temps du repentir.
 Il crut que sans assauts, sans combats, sans a-
 larmes,

La disette et la faim, plus fortes que ses armes,
 Lui livreraient sans peine un peuple inanime,
 Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
 Qui vaincu par ses maux, souple dans l'in-
 digence,

Viendrait à ses genoux implorer sa clemence.
 Mais le faux zèle, hélas! qui ne saurait céder,
 Enseigne à tout souffrir, comme à tout ha-
 sarder.

LES

LES mutins qu'épargnait cette main vengeresse
 Prenaient d'un roi clément la vertu pour faiblesse;
 Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
 Ils désaient leur maître, ils bravaient leur vain-
 queur;
 Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.

MAIS lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
 Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour,
 L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
 Quand on vit dans PARIS la faim pâle et cruelle,
 Montrant déjà la mort qui marchait après elle;
 Alors on entendit des hurlemens affreux;
 Ce superbe PARIS fut plein de malheureux,
 De qui la main tremblante et la voix affaiblie
 Demandaient vainement le soutien de leur vie.
 Bientôt le riche même, après de vains efforts,
 Eprouva la famine au milieu des trésors.
 Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins et ces fêtes,
 Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes;
 Tome II Q

Où parmi des plaisirs, toujours trop peu goûtés,
 Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
 Sous des lambris dorés qu'habite la Mollesse,
 De leur goût dédaigneux irritaient la Paresse,
 On vit avec effroi tous ces voluptueux,
 Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
 Périssant de misère au sein de l'opulence,
 Détester de leurs biens l'inutile abondance.
 Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
 Voit son fils au berceau qui périt sans secours.

ICI meurt dans la rage une famille entière.
 Plus loin des malheureux couchés sur la poussière,
 Se disputaient encore, à leurs derniers momens,
 Les restes odieux des plus vils alimens.
 Ces spectres affamés, outrageant la nature,
 Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
 Des morts épouvantes les ossemens poudreux,
 Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.

Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
 On les vit se nourrir des cendres de leurs pères,
 Ce détestable mets avança leur trepas,
 Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

CES prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
 Qui, loin de partager les misères publiques,
 Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
 Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels,
 Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
 Allaient par-tout du peuple animer la constance.
 Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
 Leurs liberales mains ouvraient déjà les cieux ;
 Aux autres ils montraient, d'un coup d'œil prophétique,
 Le tonnerre allumé sur un prince herétique,
 PARIS bientôt sauve par des secours nombreux,
 Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
 Helas ! ces vains appâts, ces promesses stériles,
 Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles ;

Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
 La rage enfin l'emporte; et d'une voix tremblante,
 Détestant son hymen et sa fécondité:
 Cher et malheureux fils, que mes flancs ont porté,
 Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie;
 Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie:
 Et pourquoi vivrais-tu? pour aller dans Paris,
 Errant et malheureux pleurer sur ses débris?
 Meurs avant de sentir mes maux et ta misère;
 Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère;
 Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
 Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
 En achevant ces mots, furieuse, égarée,
 Dans les flancs de son fils sa main desesperée
 Enfonce en fremissant le parricide acier,
 Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
 Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
 Prépare avidement ce repas effroyable.

ATTIRES par la faim, les farouches soldats,
 Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.

Leur transport est semblable à la cruelle joie
 Des ours et des lions qui fondent sur leur proie;
 A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
 Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
 Près d'un corps tout sanglant, à leurs yeux se pré-
 sente;
 Une femme egarée, et de sang degoutante.

OUI, c'est mon propre fils; oui, monstres in-
 humains,
 C'est vous qui dans son sang avez trempé mes
 mains:
 Que la mere et le fils vous servent de pâture:
 Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
 Quelle horreur à mes yeux semble vous glacer tous!
 Tigres, de tels festins sont prepares pour vous.

Ce discours insense, que sa rage prononce,
 Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle en-
 fonce.

De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
 Ces monstres confondus courent épouvantes,
 Ils n'osent regarder cette maison funeste ;
 Ils pensent voir sur eux tomber le feu celeste ;
 Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
 Levait les mains au ciel et demandait la mort.

JUSQU'AUX tentes du roi mille bruits en cou-
 rurent ;

Son cœur en fut touché, ses entrailles s'emurent ;
 Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs :
 O Dieu ! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les
 cœurs,

Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
 Des ligueurs et de moi tu separes la cause.

Je puis lever vers toi mes innocentes mains ;
 Tu le fais, je tendais les bras à ces mutins ;
 Tu ne m'imputes point leurs malheurs et leurs
 crimes.

Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes ;

Qu'il

Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands
 A la nécessité, l'excuse des tyrans ;
 De mes sujets séduits qu'il comble la misère ;
 Il en est l'ennemi, j'en dois être le père.
 Je le suis ; c'est à moi de nourrir mes enfans,
 Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
 Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
 Duffé-je en le sauvant perdre mon diadème,
 Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;
 Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis ;
 Et si trop de pitié me coûte mon empire,
 Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
 „ Henri de ses sujets ennemi généreux,
 „ Aima mieux les sauver que de régner sur eux „

IL dit ; et dans l'instant il veut que son armée
 Approche sans éclat de la ville assamée ;
 Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
 Et qu'au lieu de vengeance on parle de bien-
 faits.

Tome II.

R

A cet ordre divin ses troupes obéissent.
 Les murs en ce moment de peuple se remplissent.
 On voit sur les remparts avancer à pas lents
 Ces corps inanimés, livides et tremblans,
 Tels qu'on feignait jadis que des royaumes som-
 bres
 Les mages à leur gré fesaient fortir les ombres,
 Quand leur voix, du Cocyte arrêtant les torrens,
 Appelaient les enfers et les manes errans.

QUEL est de ces mourans l'étonnement extrême!
 Leur cruel ennemi vint les nourrir lui même.
 Tourmentés, déchires par leurs fiers défenseurs,
 Ils trouvent la pitié dans leurs persecuteurs.
 Tous ces evenemens leur semblaient incroyables.
 Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
 Ces traits, ces instrumens des cruautés du fort,
 Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
 Secondant de Henri la genereuse envie,
 Au bout d'un fer sanglant leur apporter la
 vic.

Sont-ce-là, disaient-ils, ces monstres si cruels?
 Est-ce-là ce tyran si terrible aux mortels,
 Cet ennemi de Dieu qu'on peint si plein de rage?
 Hélas! du Dieu vivant c'est la brillante image;
 C'est un roi bienfesant, le modèle des rois;
 Nous ne meritons pas de vivre sous ses lois.
 Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.
 Puisse tout notre sang cimenter sa puissance!
 Trop dignes du trepas dont il nous a sauves,
 Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés.

DE LEURS cœurs attendris tel était le langage:
 Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
 Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
 Qui quelquefois s'élève, et retombe toujours!

CES pretres, dont cent fois la fatale eloquence
 Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
 Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu.
 „ Combattans sans courage, et chrétiens sans vertu,

„ A quel indigne appât vous laissez - vous séduire ?
 „ Ne connaissez - vous plus les palmés du martyre ?
 „ Soldats du Dieu vivant, voulez - vous aujourd'hui
 „ Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?
 „ Quand Dieu du haut des cieux nous montre la
 couronne,
 „ Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous
 pardonne :
 „ Dans sa coupable secte il veut nous réunir :
 „ De ses propres bienfaits songeons à le punir.
 „ Sauvons nos temples saints de son culte here-
 tique. „

C est ainsi qu'ils parlaient; et leur voix fanatique,

Maitresse du vil peuple, et redoutable aux ROIS
 Des bienfaits de Henri faisait taire la voix;
 Et déjà quelques - uns, reprenant leur furie,
 S'accusaient en secret de lui devoir la vie.
 A travers ces clameurs et ces cris odieux,
 La vertu de Henri pénétra dans les cieux.

Louis, qui du plus haut de la voûte divine
 Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
 Connut qu'enfin les temps allaient être accomplis,
 Et que le roi des rois adopterait son fils.
 Aussitôt de son cœur il chassa les alarmes;
 La Foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes;
 Et la douce Espérance, et l'Amour paternel,
 Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.

AU milieu des clartés d'un feu pur et durable,
 Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
 Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
 Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
 La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
 Unis et divisés, composent son essence.
 Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
 D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
 Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
 Adorent à l'envi sa majesté suprême.
 Devant lui sont ces dieux, ces brûlans séraphins;
 A qui de l'univers il commet les destins.

IL parle; et de la terre ils vont changer la face;
 Des puissances du siècle ils retranchent la race;
 Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
 Des conseils éternels accusent la hauteur.
 Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
 Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
 L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
 Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans;
 Mais cette impénétrable et juste Providence
 Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
 Quelquefois sa bonte, favorable aux humains,
 Met le sceptre des rois dans d'innocentes mains.

LE père des Bourbons à ses yeux se présente,
 Et lui parle en ces mots d'une voix gemissante:
 Père de l'univers, si tes yeux quelquefois
 Honorent d'un regard les peuples et les rois,
 Vois le peuple français à son prince rebelle;
 S'il viole tes lois, c'est pour t'être fidelle.
 Aveugle par son zèle, il te desobeit,
 Et pense te venger alors qu'il te trahit.

Vois ce roi triomphant, ce foudre de la guerre,
 L'exemple, la terreur, et l'amour de la terre;
 Avec tant de vertu, n'as-tu formé son cœur
 Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur?
 Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
 A son Dieu qu'il adore offre un coupable hom-
 mage?

Ah! si du grand Henri ton culte est ignoré,
 Par qui le roi des rois veut-il être adoré?
 Daigne éclairer ce cœur creé pour te connaître;
 Donne à l'Eglise un fils, donne à la France un
 maître.

Des ligueurs obstinés confonds les vains projets;
 Rends les sujets au prince et le prince aux sujets;
 Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
 Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'ÉTERNEL à ses vœux se laissa pénétrer,
 Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
 A sa divine voix les astres se branlèrent;
 La terre en trevaillait, les ligueurs en tremblèrent;

Le roi, qui dans le ciel avait mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.

Soudain la Verité, si long-temps attendue,
Toujours chère aux humains, mais souvent in-
connue,

Dans les tentes du roi descend du haut des cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment, les ombres qui la cou-
vrent

Cèdent à la clarté des feux qui les entrouvrent :
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

HENRI, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle.
Il avoue avec foi que la religion
Est au-dessus de l'homme et confond la raison,
Il reconnaît l'Eglise, ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, et par tout étendue;
Libre,

Libre, mais sous un chef adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des saints, la grandeur de son
Dieu.

Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
À ces mystères saints dont son esprit s'étonne.

LOUIS, dans ce moment qui comble ses
souhaits,
Louis, tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime ;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entrouvrent à sa voix ;
Il entre au nom du Dieu qui fait régner les rois.
Les ligueurs éperdus, et mettant bas leurs armes
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs
larmes ;

138 LA HENRIADE, CHANT Xme.

Les prêtres sont muets; les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple, changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur et son père.

DES - LORS on admira ce règne fortuné,
Et commence trop tard et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement defarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit,
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit;
Et soumettant enfin son cœur et ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

F I N.



R Bs
859
H

[H.]

1231.
67 - 612
82

R 33.719







LA
HENRIADE

TOME

II